

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 97

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'anneau d'argent
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS

et communications

S'adresser

à la rédaction du

Pays du dimanche

à

Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS

et communication s

S'adresser

à la rédaction du

Pays du dimanche

à

Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

NANSEN

à la recherche du Pôle Nord

Une des pages les plus intéressantes de l'histoire de la science au 19^e siècle, c'est bien celle où sont racontés les efforts qui ont été tentés pour explorer les régions voisines du pôle nord, se frayer une voie à travers des remparts de neige et de glace presque infranchissables, pour arriver à ce point mathématique que nous appelons le pôle nord.

Malgré les fatigues inouïes que de courageux explorateurs se sont imposées, malgré les sacrifices énormes en argent et en vies humaines qui ont été faits, on n'est pas encore parvenu à atteindre le but tant désiré. Le 13 mai 1882 Lockwood s'est avancé jusqu'au nord du Groenland; il est arrivé à 83° 24' 5" de latitude septentrionale. Son expédition a coûté 125 000 francs; on a dépensé 1.250 000 francs pour le sauver et l'on a eu la perte de 18 hommes à déplorer. Le 7 avril 1895, Nansen est parvenu à 86° 14' de latitude et plus heureux que Lockwood, il n'a perdu aucun des hommes de son équipage. Mais ni l'un ni l'autre n'ont atteint le pôle nord. Lockwood en est resté éloigné de 748 kilomètres et Nansen de 340 kilomètres.

Le champ de glace qui reste à explorer, sur lequel 2 ou 3 audacieux ont à peine posé le pied est aussi étendu que la moitié de l'Europe. Mais le mystère qui couvre ces lieux que l'œil de l'homme n'a pas mesurés et que son pied n'a pas foulés attire puissamment l'esprit humain. Il y a là une grande inconnue à chercher et l'on ne se reposera qu'après l'avoir découverte. « Nous arriverons au pôle, a dit Markham, et c'est de l'Angleterre qu'on y arrivera. »

Feuilleton du Pays du Dimanche 18

L'anneau d'argent

La vieille mère sera si contente d'avoir une bru comme toi ! Et, ajouta-t-il à voix basse comme s'il révélait l'existence d'un trésor, sais-tu, ma Victorine ? J'ai dans une cachette quelques écus pour nous mettre en ménage, l'acheter des coiffes neuves, une croix en or, tout ce que tu voudras !

— Oh ! mon Pierre ! s'écria la marquise comme éblouie.

— Eh bien, dis-tu oui ?

— Je ne dis pas : non ; mais il me faut y penser et puis attendre la fin de cette guerre maudite.

La première partie de cette prédiction se réalisera dans un avenir plus ou moins éloigné, après un nombre de déceptions plus ou moins grand. Sera-ce un Anglais qui, le premier, triomphera des obstacles accumulés ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

L'obstacle principal qui arrête les voyageurs, ce sont les glaces qui s'étendent, même au mois d'août et de septembre, jusque vers le 77^e degré de latitude, quelquefois au-delà, quelquefois même jusque vers le 70^e degré de latitude, c'est-à-dire jusqu'aux côtes de l'Asie et de l'Amérique. Le point de l'Océan boréal le plus favorable à la navigation, c'est l'espace compris entre la Norvège, le Nouvelle-Zemble, le Spitzberg et l'Islande. Dans ces parages, la mer réchauffée par le courant qui vient du golfe du Mexique reste quelquefois navigable, même en hiver, jusqu'au Spitzberg, c'est-à-dire jusqu'au 80^e degré de latitude. Partout ailleurs elle se couvre d'une couche de glace qui a jusqu'à 15 ou 20 mètres d'épaisseur, et quelquefois davantage encore. En été la couche de glace se brise jusqu'au 77^e et même jusqu'au 80^e degré pour former des bancs de glace que la mer charrie de tous côtés et au milieu desquels le navigateur est obligé de se frayer un passage. Ces bancs ont parfois des lieues d'étendue. La mer transporte aussi des vraies montagnes de glace dont la neuvième ou la dixième partie à peine émerge de l'eau et qui atteignent jusqu'à cent mètres d'élévation au dessus de la surface de l'océan. Ces montagnes de glace proviennent des glaciers, de ceux du Groenland surtout. Le Groenland avec ses 2500 kilomètres de longueur et ses 1100 kilomètres de largeur est une immense fabrique de glace. Les glaciers arrivent jusqu'au bord de la mer. Là, d'immenses morceaux se détachent, sont emportés par les flots et se mettent à voyager comme des ruisseaux. Cela nous donne une idée des difficultés contre lesquelles,

dans ces froides régions, le navigateur est obligé de lutter.

Sur la côte occidentale de l'Amérique ces glaces flottantes arrivent jusqu'au 40^e degré, jusqu'à New-York. Elles sont écartées des côtes de l'Europe septentrionale par le courant d'eau chaude qui, parti du golfe du Mexique, coule entre l'Islande et l'Europe et s'avance d'un côté, jusqu'au Spitzberg et de l'autre côté, jusqu'à la Nouvelle-Zemble.

Il y a 1000 ans et plus, la Suède, la Norvège et le Danemark étaient habités par un peuple qui portait le nom de Normands ou d'hommes du Nord. Les Normands étaient de hardis navigateurs, des pirates qui pendant plusieurs siècles infestèrent toutes les côtes de l'Europe, celles de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne et même de l'Italie. Montés sur leurs petites barques, ils ne craignaient pas de s'aventurer bien loin en pleine mer. En faisant leurs expéditions en Angleterre, en Ecosse et dans les Orcades, ils découvrirent les îles de Shetland qui sont à 80 kilomètres des Orcades, puis les îles Far-Oer qui sont à 280 kilomètres des îles Schetland. En 861, le pirate Nadbok fut jeté par une tempête sur les côtes de l'Islande, grande île située à 490 kilomètres des îles Far-Oer et à 700 kilomètres des côtes de l'Ecosse. Cette île fut colonisée immédiatement par les Normands qui la trouvèrent déserte, disent les uns, qui, selon d'autres, massacrèrent les rares habitants de même race que ceux de l'Ecosse. Enfin, vers 986 le norvégien Erik Raudi aborda une terre que des naufragés islandais avaient aperçue déjà auparavant, qui est située à 250 kilomètres à l'ouest de l'Islande et qui reçut le nom de Groenland. Des islandais s'y établirent sous le gouvernement d'Erik à côté des Esquimaux qui déjà occupaient ce pays. Le Groenland a, comme nous l'avons dit, environ 2500 kilomètres de longueur sur 1100 de lar-

quelques pas d'eux, enlevait dans son bec une brindille légère.

— Il va faire son nid, sans songer à la guerre ni à rien, qu'à élever sa couvée.

— Mais, lui, il n'a ni patrie, ni roi, ni religion !

— Dieu ne veut-il pas que, si la guerre et ses malheurs prennent des hommes, d'autres familles viennent pour les remplacer ?

— Peut-être as-tu raison, mon pauvre Pierre, dit la marquise tristement.

— Alors, qui t'empêche de dire oui, et de te marier avec moi ? Est-ce que tu penses que tu ne peux pas avoir d'amitié pour moi ?

Et son visage, à cette pensée, redevenait sombre et anxieux.

— On ne demande pas aux filles de dire si elles vous aiment, Pierre, ça se devine.

Elle dit cela avec un ton de coquetterie et un si charmant sourire que le pauvre gars faillit

Elle pensait trouver là un excellent prétexte pour se tirer d'embarras.

— Pourquoi ? pourquoi attendre cela ? Puisque tu ne crains pour personne ?

Un flot de larmes brûlantes faillit jaillir des yeux de M^{me} de Lescure. Ah ! si le pauvre gars avait pu se douter combien étaient cruelles ses paroles ! Rien ne pouvait faire sentir davantage à la marquise l'étrangeté de sa situation. Elle dit d'une voix douce :

— Pierre, je ne peux pas penser au mariage, qui est la grande fête de la jeunesse, quand je sais que la guerre fait périr tant de fils, tant de promises, tant de jeunes maris !

— Mais, qu'est-ce que cela nous fait, ma Victorine ? Si nous nous aimons, c'est tout. On ne vit que pour ça aux champs, sans se tourmenter de tout ce qui est loin. Tiens, regarde, ajouta-t-il, regarde ce pinson.

Et il désigna du doigt un petit oiseau qui, à

geur. Upernivik, l'endroit le plus septentrional du Groenland qui soit habité toute l'année est à 72° 30' de latitude, sur la côte occidentale, moins froide que la côte orientale. On affirme même que les Normands poussèrent leurs excursions jusque sur les côtes du Labrador et même jusque sur celles des Etats-Unis actuels. On prétend même avoir découvert les ruines d'une église chrétienne dans le voisinage de Boston. Le christianisme en effet, pénétra dans le Groenland bientôt après avoir conquis les pays du Nord et l'Islande (vers l'an 1000). On y fonda un évêché qui subsista jusqu'à l'an 1418. A cette époque, les chrétiens du Groenland furent attaqués et presque toutes leurs églises furent démolies par leurs voisins, les Esquimaux, qui étaient encore païens. A partir de ce moment les relations devinrent de plus en plus rares entre le Groenland, le Danemark et la Norvège. A la fin du XV^e siècle on ne connaissait plus en Europe le Groenland que de nom et l'archevêque de Drontheim, le primat des contrées du Nord, eut même l'idée de le rechercher.

Pendant l'espace de 500 ans, on ne fit plus aucune découverte géographique dans les régions du Nord. Même les terres découvertes par les Normands restèrent à peu près inconnues des autres peuples de l'Europe. Les îles Shetland, les îles Far-Oer et l'Islande c'était tout ce qu'on connaissait dans les pays du Nord à l'époque où Christophe Colomb découvrit l'Amérique.

La découverte de l'Amérique (1492), celle de la voie maritime des Indes par Vasco de Gama (1498) et celle de la Chine par les Portugais en 1517, éveillèrent le goût des explorations lointaines et donnèrent aux navigateurs l'idée de chercher soit au nord de l'Asie, soit au nord de l'Amérique une voie, pour arriver dans l'extrême Orient, plus courte que celle du cap de Bonne-Espérance.

En 1563, Willongby chargé par des négociants anglais de chercher, par le nord de l'Asie, un passage pour aller en Chine, partit d'Angleterre avec Chancellor, découvrit le Spitzberg situé à 600 kilomètres des côtes septentrionales de la Norvège, entre le 76° et le 81° degré de latitude, fut le premier navigateur qui s'aventura au-delà du cap Nord, trouva la Nouvelle-Zemble et mourut dans la Laponie orientale, tandis que son compagnon Chancellor finit par atteindre l'endroit où l'on voit aujourd'hui Arkhangel, au sud de la mer Blanche, et par arriver à Moscou.

A deux reprises, trente ans plus tard, en 1594 et en 1596, le hollandais Barents essaya d'arriver en Chine par le nord de l'Asie. La seconde fois, il se trouvait sur la côte orientale de la Nouvelle-Zemble lorsque son vaisseau se trouva bloqué subitement par les glaces, le 26 août. Il fut obligé de passer là l'hiver avec son équipage composé de 17 hommes. Les Hollandais se construisirent sur terre une cabane au moyen de bois que les courants avaient jetés sur la côte. Au mois de septembre la glace était déjà si dure qu'ils ne purent enterrer un de leurs compagnons qu'ils venaient de perdre. Ils durent

perdre la raison. Sa figure s'illumina.

— Ecoute, continua la jeune femme, j'y veux songer, oui, mais il faut que tu restes quelque temps encore sans m'en parler.

— Toutes les filles disent « non » en premier, même quand leur cœur dit « oui », songeait-il avant de répondre :

— Eh bien, c'est dit. J'attendrai que tu me dises de toi-même ton idée ; mais seulement rappelle-toi, ma Victorine, que si c'était « non », ça serait la mort pour moi.

(La suite prochainement).

bâtir leur abri les armes à la main, pour se défendre contre les ours blancs que la faim poussait à les attaquer. Chose curieuse, ils n'eurent pas la pensée de se nourrir de la chair de ces animaux. Leur graisse seule leur servit, en guise d'huile, pour alimenter leurs lampes. La tristesse de leur séjour fut augmentée par les ténèbres, car, dans ces contrées, les nuits sont si longues qu'elles se touchent et font une seule nuit longue de trois mois. Quand, à la façon des charpentiers, ils mettaient leurs clous entre les lèvres, le fer s'y collait immédiatement. Une couche de glace de deux pouces d'épaisseur tapissa la paroi intérieure de leur habitation et constamment leurs vêtements restaient blancs. Souvent la neige tomba en si grande abondance qu'ils furent, à diverses reprises, contraints de passer par la cheminée pour sortir de leur demeure. Dès que la mer fut libre, le 26 août 1597, ils s'embarquèrent dans leurs chaloupes découvertes, mais bientôt après Barents mourut sur un glaçon, sa carte à la main, donnant des conseils à ses compagnons pour leur faciliter leur retour en Hollande. Les survivants parvinrent à rentrer dans leur patrie.

(A suivre).

J. JECKER

curé à Montier.

Scènes d'audience

Le garçon d'honneur

Il y a de ces refrains de chansons qui sont la si parfaite expression de l'opinion humaine, qu'ils restent dans toutes les mémoires ; ainsi :

Quel plaisir d'aller à la noce,
Surtout quand il n'en coûte rien !

Ce « surtout quand il n'en coûte rien ! » est-il assez humain !

Il est particulièrement apprécié de la classe populaire, où les repas de noces se font généralement en pique-nique. On comprend dès lors avec quelle effusion Pigeonneau accueillait ces paroles de son ami Tinette : « Mon vieux Pigeonneau, je t'annonce que je me marie et que tu seras mon garçon d'honneur ; auquel, pour toi, le déjeuner, le dîner, les rafraîchissements, tout sera à l'œil, même le tabac. »

Il est à peu près inutile d'ajouter que Pigeonneau ne se fit pas tirer l'oreille pour accepter une semblable invitation.

Comment vient-il aujourd'hui devant la police correctionnelle comme plaignant contre Tinette ? C'est ce qu'il va nous apprendre.

— Etant, dit-il, très flatté du procédé du sieur Tinette, je lui répondis : « Ma vieille, ça va, et même, voulant que tu aies un garçon d'honneur qui soit flatteur pour toi auprès de ta société, je vas m'acheter une redingote neuve, dont je l'étrénerai à ta noce, et même un chapeau avec. » D'autant qu'il m'avait dit que la demoiselle d'honneur était la demoiselle d'un nommé Ploux, que je connais, qui est très gentille, que ses parents sont aisés, et que ça pourrait peut-être, faire un mariage, vu qu'il avait dit à la jeune personne que je serais garçon d'honneur et qu'elle avait répondu : « Ah ! je serai bien contente, c'est un garçon très distingué et un joli état. » (Je suis ferblantier.)

M. le président. — Tous ces détails sont inutiles.

Le témoin. — C'était pour vous dire ; c'est bon, la veille du mariage, je m'achète une belle redingote de vingt-cinq francs, un beau chapeau de huit francs, et je serre ça dans mon placard ; voilà Tinette qui vint le soir que j'étais

couché ; je lui montre mes affaires ; il trouve ça très comme il faut, et il me dit qu'à son repas il y aurait du poulet, du veau avec des tomates...

M. le président. — Voyons, arrivez donc au fait.

Le témoin. — C'était pour vous dire ; alors... Ah ! des moules, du macaroni ; enfin, ça ne fait rien... et du vin à discrétion ; finalement que, m'étant remis au lit, nous causons, et qu'il me dit : « Eh ben, ma vieille, à demain dix heures chez la demoiselle d'honneur que t'iras la chercher, c'est convenu. » Là-dessus, il me dit bonsoir ; moi, pour pas me relever, je lui dis qu'il n'a qu'à tirer la porte fort, vu que, la clef étant en dedans, je serai enfermé. C'est bon, il s'en va ; il tire la porte fort, et moi, je m'endors.

Le lendemain matin, je me lève, et quand arrive le coup de neuf heures, je vas pour m'habiller ; plus de redingote ni de chapeau. Je me dis : C'est Tinette qui m'a fait cette roserie-là ; bon, je me dis : Je vas le piger ; là-dessus, je veux sortir pour aller chez lui ; j'étais enfermé. Il avait eu la canaillerie de rentrer tout doucement pendant que je dormais ; il m'avait pincé ma redingote et mon chapeau, et il m'avait enfermé pour que je ne cours pas après lui. Et, messieurs, ça n'est que le lendemain matin que j'ai été délivré par un serrurier qu'on a été chercher.

M. le président. — Vous n'avez donc pas appelé ?

Le témoin. — Si, mais ma chambre est tout à fait en haut, et qu'il n'y a que les lieux et moi à cet étage-là. Alors j'attendais toujours qu'il vienne quelqu'un aux lieux ; rien ! Toute la journée, je me disais : Mais il ne viendra personne aux lieux ? Qu'est-ce qu'ils ont donc, ces gens-là ? Enfin, que j'ai mangé en tout un bout de pain sec, au lieu du poulet, du veau aux tomates et des moules que monsieur s'en bourrait avec ma redingote et mon chapeau.

M. le président, au prévenu. — Eh bien, qu'avez-vous à dire ?

Tinette. — Monsieur le président, j'ai une excuse qu'on n'a jamais vu une position pareille à la mienne quand, la veille de ma noce, mon tailleur me dit : « Vous savez, argent comptant, sinon, rien ; » alors, ne pouvant pas, je me dis : « Qu'est-ce que je vas devenir ? Je ne peux pourtant pas me marier sans rien sur le dos. » C'est donc de là que je vas chez Pigeonneau pour lui conter ça et qu'il me prête trente francs ; v'là qu'à peine si je suis entré il me dit : « Mon pauvre vieux, je me suis ruiné, pour faire honneur à ta noce ; tiens ! v'là ce que j'ai acheté, et il me reste six francs pour aller jusqu'à la paye. » Là-dessus, je me dis : « Mais qu'est-ce que je vais devenir ? » vu que je n'avais que pour payer ma part du restaurant et celle de mon épouse, et le fiacre. Alors, j'ai eu l'idée de prendre les affaires de Pigeonneau, mais pas pour les voler ; j'y aurais rendues, et je trouve qu'il a été rudement féroce de me faire arrêter le lendemain de mon mariage, que mon épouse et moi, nous étions en train de manger des saucisses quand il est arrivé.

Pigeonneau. — Et moi, que j'ai mangé un bout de pain sec, au lieu d'être garçon d'honneur, et que le mariage avec la demoiselle de M. Ploux, ça ne se peut plus.

Le Tribunal, jugeant que l'intention chez le prévenu de s'approprier les effets du plaignant n'était pas suffisamment établie, l'a renvoyé des fins de la poursuite.

Pigeonneau. — Je la trouve mauvaise.

Tinette. — Mon pauvre vieux, j'ai fait ça forcé, contraint ; mais t'épouseras la jeune personne ; j'arrangerai ça, et je te payerai un chic dîner.

JULES MOINAUX.